

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT



Purge Baby Purge

Feydeau / Sophie Perez / Xavier Boussiron

Ma 19, me 20 mai 20h

Malraux

Purge Baby Purge

Durée 1h05 - dès 13 ans

avec Gilles Gaston-Dreyfus, Sophie Lenoir, Marlène Saldana, Stéphane Roger, Tom Pezier **conception,**
scénographie Sophie Perez, Xavier Boussiron **textes** Georges Feydeau, Sophie Perez, Xavier Boussiron
costumes Sophie Perez, Corine Petitpierre **musique** Xavier Boussiron **régie générale** Léo Garnier
création lumière Fabrice Combiér **régie lumière** Gildas Roudaut **son** Félix Perdreau **régie plateau**
Adrien Castillo **sculptures** Daniel Mestanza **réalisation costumes** Corine Petitpierre, Anne Tesson
création 18 au 20 octobre 2018 aux Subsistances à Lyon **production** La Compagnie du Zerep **co-**
production Les Nouvelles Subsistances (Lyon), Théâtre Nanterre-Les Amandiers, La Criée Théâtre National
de Marseille, Théâtre Saint-Gervais (Genève), Malraux Chambéry scène nationale, Le Quai CDN Angers Pays
de la Loire **avec le soutien** de la Région Ile-de-France **la Compagnie du Zerep** reçoit le soutien de la
Direction régionale des affaires culturelles d'Ile-de-France, Ministère de la Culture et de la Communication

Note d'intention

Ce nouveau projet est l'adaptation de *On purge Bébé* de Georges Feydeau. La compagnie du Zerep n'en est pas à son coup d'essai en matière de théâtre de répertoire. Déjà, Alfred de Musset (*Laisse les gondoles à Venise* en 2005) et Witold Gombrowicz (*Gombrowiczshow* en 2008) sont passés sous les fourches caudines de la ré-interprétation zerepienne. Là où Musset avait été méticuleusement désossé pour ne conserver que les meilleurs morceaux du vrai Lorenzaccio, Gombrowicz était envisagé comme le personnage central d'une fresque proche de l'exégèse de son œuvre et de sa forme à partir de *Les Envoutés* et *Opérette*. Feydeau, avec la maîtrise et la netteté comique qui sont sa griffe caractéristique, est l'inventeur d'un riff imparable ; ce riff, c'est un théâtre de la pulsion mariant frénésie, crise brutale et de névroses clownesques. Il poussera le vaudeville dans ses ultimes retranchements jusqu'à son anéantissement. Par la suite, il ne restera que le Boulevard qui, comme le souligne Violaine Heyraud, en est la version édulcorée «plus propice à l'analyse des sentiments et à l'élaboration ralentie d'une morale souriante». *On purge Bébé* est probablement la pièce la plus insolite que Feydeau ait jamais écrite. Derrière l'alibi scatologique bon-enfant et la radinerie psychologique qui gangrène l'esprit de famille, on sent que plane une noirceur diffuse. Au fond, ce n'est peut-être pas si drôle. Donc :

- L'écroulement d'un genre sur lui-même
 - Le théâtre de la pulsion, cette forme où le langage est défié dans ses capacités et ses tentatives d'explication
 - Le retour de la psychologie des personnages
 - L'habitude de croire une chose drôle, alors qu'elle ne l'est pas. Voilà les angles d'attaque que nous envisageons d'emprunter.
-

C'est d'une histoire curieuse dont nous nous inspirons ici. Voici ce qu'elle raconte :

- Un père, fabricant de pots de chambre en porcelaine, cherche à faire fructifier sa petite entreprise. Sa femme se promène en négligé dans toute la maison son seau à la main - seau qui renferme ses humeurs de nuit à peine refroidies. Avec une perfidie exaspérante qui jamais ne fléchit, elle s'en prend sporadiquement à son mari ; le moindre prétexte lui donne l'occasion de faire la démonstration de son indiscutable raison. Mais la cause de ses emportements finit par remonter à la surface. L'angoisse est précise : le gosse a beau pousser tant qu'il peut, il garde tout. Rien ne sort. Donc, sa Mater Dolorosa est en pleine crise : elle a le blues de la constipation. Un sortilège étrange semble s'être abattu sur les trois membres de cette famille. Leur existence plafonne au stade anal. Ce qui s'avère être plutôt légitime pour le petit garçon ; mais complètement incohérent de la part des parents. Tous trois s'expriment mal, dans une atmosphère psychique dont émane une exagération permanente. Comme par plaisir, les chapelets d'allusions, les procès personnels, les coups tordus, les injures et les engueulades refoulent, braillent et définitivement, s'embourbent. A trop faire le tour du pot, c'est le tour d'écrou qui se resserre sur les insatisfactions stupides de ce petit monde semi-bourgeois où chacun garde toujours un œil, grave et précautionneux, sur son trou de balle. Les parents sont obsédés par le contenant, alors que l'enfant-roi capitalise affectivement en ne lâchant rien du contenu. La fermeté n'est qu'apparente, et la pudeur pervertie. La vanité l'emporte. Le for intérieur reste au point mort. La petite bouchée coincée dans le derrière du trop gâté Toto incarne le cartouche caché, la matière noire symbolique en mal d'expansion. D'ailleurs Toto, c'est le diminutif d'Hervé...

On rigole d'avance ?... Vraiment ?... Qui ?... La portée subversive de la question scatologique gronde, en bruit de fond, dans cette œuvre apparemment enlevée. Que souffle-t-elle exactement, cette question pour le moins mystérieuse ? On pourrait avancer l'hypothèse que Feydeau ait pu être inspiré par l'œuvre de Pujol en pleine apogée dans les années 1910. Pujol, performeur radical de génie, perpétuait alors la tradition du flatulisme et de la pétomanie dans les meilleurs cabarets où le tout-Paris venait l'applaudir. Freud très intrigué par ses talents de péteur-musical avait assisté à une de ses apparitions afin de comprendre «pourquoi les gens riaient». On imagine Feydeau saisi d'admiration à voir en Pujol une forme minimale, absolutiste et hard-core des charmes ricanants du vaudeville, où les pitreries et autres effets de langage seraient anéantis par la plus absurde des puissances. Par ailleurs et c'est de notoriété publique, Feydeau compose *On purge Bébé* suite à un divorce éprouvant. Pétri de contradictions existentielles, il avait eu un désir de vie de famille bien installée ; mais il mourut d'une syphilis à tendance mélancolique pour avoir trop fréquenté les bordels. Il a fait des enfants pour en avoir la haine. Avant de mourir à l'hôpital (en se prenant pour Napoléon Bonaparte), il passera les vingt dernières années de sa vie à l'hôtel Terminus. Étant lui-même porteur d'un paradoxe profond, son œuvre souffre fatalement d'un malentendu certain : Feydeau, ce n'est pas très drôle. Ce n'est même pas drôle du tout. Et de cela, on ne s'est jamais vraiment rendu compte. Ce malentendu a facilité la normalisation de l'esthétique de «la moquerie du petit-bourgeois» qui permet de dire que le fou c'est inévitablement l'autre ; et cela a arrangé le spectateur qui lui-même vient conjurer (son côté petit-bourgeois) en se délectant de l'ironie de l'affaire. Ça a tourné au «de bon ton» illusoire, voilà tout. Il n'en demeure pas moins quelque chose de sombre dans cette mécanique.



Le spectateur, c'est une chose. Mais le comédien, alors ? À Christian Clavier qui exhorte : «Que les intellos ne touchent pas au comique, qu'ils le laissent aux crétins comme nous, comme moi !» Nous répondons : «Malheureusement, Monsieur Clavier, ça ne va pas être possible. Nous ne pouvons pas nous permettre ce qui serait une grave faute professionnelle de notre part». L'esprit de contradiction est un grand pourvoyeur d'idées. Pour un acteur traditionnel, habitué aux stratégies de la psychologie du personnage, être engagé sur un Feydeau est une aubaine libératrice, un challenge à relever : tout à coup, il se sent habilité à pouvoir illustrer le désordre, l'excès par des expressions appuyées, des intonations qu'il pense stupides, des effets de jambes ridicules, des grimaces, des attitudes drôlatiques. Il a alors la sensation d'atteindre une liberté jusqu'ici inconnue et de manipuler ses propres limites en étant autorisé à faire n'importe quoi, d'avoir enfin un passe-droit pour la pulsion. La «matière pulsionnelle» est, pour les comédiens du Zerep, un ingrédient immanent dans leur façon de vivre sur scène. Et vu leur tempérament, savoir faire Feydeau, c'est une évidence. Mais il reste ce qu'on s'appelle la psychologie du personnage, ou le parcours psychologique, ce truc qui serait la clé pour donner de la forme au sentiment. À quoi ça sert exactement ?

Scénographie / Mise en scène : quelques principes de base

La scénographie se présente comme un immense pop-up, sur le modèle de ces décors miniatures surgissant des pages d'un livre que l'on ouvre. Des pans en aplats, abstraits et austères, forment un ensemble composite qui tend à rappeler un intérieur de salon-début de siècle. Tradition du Vaudeville oblige. Mais au fur et à mesure, le décor est pris dans les remous de l'histoire qui se déroule, comme une baraque frappée par un ouragan intérieur. Une porte claque et c'est un mur qui tombe ; un comédien s'enfonce dans un fauteuil et c'est la cheminée qui disparaît ; un même crie une insulte et c'est un couloir entier qui tombe. Dans ces secousses incessantes, les comédiens s'accrochent à ce qu'ils peuvent pour s'en sortir, même si pour cela ils doivent changer de rôles, de costumes et de manière de faire. Il y a alors deux fins possibles : la souriante et la sombre. La souriante, c'est ce que l'on nous a inculqué sur Feydeau et qui fait les choux-gras de la fausse-joie. La sombre, c'est l'esprit de Feydeau lui-même, l'amusement ultime au prix de l'infamie. Tout s'aplatit. Parti de Feydeau, on semble en arriver à une ambiance à la *Dogville* de Lars Von Trier.

Historique du Zerep

Sophie Perez fonde la Compagnie du Zerep en 1998. Elle se lance dans la mise en scène de spectacles où se chevauchent les styles, les genres entre danse, performance. Les distributions successives rassemblent précisément des comédiens pleins de savoir-faire et de particularités, aux trajectoires éclatées et aux cursus improbables. Aujourd'hui, le Zerep s'articule autour d'un cercle d'habitues permanents. D'une part, les comédiens Sophie Lenoir et Stéphane Roger, rejoints selon les projets par Gilles Gaston-Dreyfus, Françoise Klein et Marlène Saldana. D'autre part, des collaborateurs divers, Fabrice Combier (création lumière), Daniel Mestanza (réalisation d'objets), Corine Petitpierre (costumes). Et aussi Xavier Boussiron, qui au début engagé en tant que musicien, co-signe avec Sophie Perez les pièces depuis la création de *Le coup du cric andalou* (2003).

L'équipe artistique



Sophie Perez

Diplômée de l'ESAT en 1990, Sophie Perez est admise l'année suivante comme pensionnaire à la Villa Médicis en scénographie. Son travail autour des lieux et des textes atypiques qu'elle met à l'épreuve du théâtre commence alors. Elle poursuivra cette recherche sur la mise en espace en travaillant comme assistante avec Jean-Paul Chambas et Carlo Tomasi sur des productions à l'Opéra Bastille,

l'Opéra Comique, l'Opéra de Lyon... Elle fonde la compagnie du Zerep en 1997 et se lance dans la mise en scène de spectacles où se chevauchent les styles, les genres, entre danse, performance, les agacements existentiels, les références musicales, l'idée de l'intrigue et du documentaire, les films d'horreur et les figurines nostalgiques, le rire comme camarade de chambrée du sort, l'onirisme, l'irrévérence expérimentale, les arcanes du boulevard, les mauvaises plaisanteries joliment éclairées...

Après l'adaptation d'une méthode pour apprendre à nager sans eau (*Mais où est donc passée Esther Williams ?* - 1998, écriture pour laquelle elle est lauréate de la Fondation Beaumarchais), l'exploration des lieux nocturnes à tendance exotique où l'on s'égaré pour danser avec Marie-France en guest-star platine et chanteuse (*Détail sur la marche arrière* - 2000), une sorte de conférence à propos des obsessions nerveuses, où l'inconscient s'incarne sans détour sous forme de quatre cents kilos de pâte-slim sanguinolente s'effondrant des cintres (*Leutti* - 2001), viendront *Le Coup du cric andalou*, en 2004, (pièce pour en finir avec le cabaret simplement sous-titrée «du Néant à l'incroyable et de l'incroyable au Néant»), *Enjambe Charles*, en 2007 (où l'on tente de résoudre l'équation : Charles Aznavour + la poterie = Louise Bourgeois), *Bartabas Tabasse*, en 2009 (reconstitution historique – avec spectacle équestre – de la destruction des bureaux de la DRAC Île-de-France par Bartabas). Invités, fin 2009, à participer à l'exposition *Le Festival* au Centre Pompidou, Sophie Perez et Xavier Boussiron réalisent *Beaubourg-la-Reine*. Sophie Perez signe les scénographies de plusieurs mises en scène de Frédéric Béliet-Garcia : *Liliom* de Ferenc Molnar, *Yaacobi* et *Leidental*, joué au Théâtre du Rond-Point en 2010, *Yakich* et *Poupatchée* de Hanokh Levin, *La Princesse transformée en steak-frites* d'après Christian Oster (au Rond-Point en 2012). Pour Jean-Michel Ribes, elle signe avec la complicité de Xavier Boussiron la scénographie de son spectacle *Par-delà les marronniers* créé en mars 2016 au Théâtre du Rond-Point. En décembre 2010, Sophie Perez et Xavier Boussiron présentent *Deux Masques et la Plume*, qui dresse les autoportraits de Sophie Lenoir et Stéphane Roger, acteurs-piliers du Zerep ; ils proposent chacun un solo (elle y biaise les notions d'intimité et de vérité ; et il s'appuie sur *Macbeth* pour une critique du paradoxe chère à Diderot). Cette pièce revêt une nature documentaire jusqu'à apporter un regard à la fois introspectif et rétrospectif sur les enjeux du travail du Zerep depuis dix ans. Sophie Perez et Xavier Boussiron créent *Oncle Gourdin* au Festival d'Avignon en 2011 et présenté au Théâtre du Rond-Point en septembre de la même année. En septembre 2013, ils mettent en scène *Enjambe Charles*, au Théâtre du Rond-Point, pièce créée en 2007 au Festival Via de Maubeuge. En 2014, au Théâtre du Rond-Point, ils revisitent la conquête du Far West avec *Prélude à l'agonie*, un cabaret grotesque évoquant pêle-mêle Phineas Taylor Barnum et Robert Altman.



Xavier Boussiron

Musicien analphabète, plasticien, dramaturge, performeur, scénographe et un temps galeriste, Xavier Boussiron est né en 1969 à Luçon, Vendée. Pré-adolescent, il est frappé par l'épaisseur de la guitare de Frank Zappa ; il quitte le conservatoire, sans avoir su y apprendre les rudiments du solfège classique et achète une guitare électrique. Il rejoint deux groupes pop locaux, Deuce et The Jerrybuilt, qui rempliront à craquer la MJC de La Rochelle.

Pendant ses études aux Beaux-Arts de Bordeaux (diplômé en 1992), il trouve les moyens d'approfondir un rapport personnel à la musique. Là où on lui parle de John Cage, il rétorque musique hawaïenne ; là où l'on

brandit l'étendard de l'avant-garde comme système "indépassable", il défend la mélodie et la narration. Il tire alors ses influences de "musiciens" comme Francis Picabia, Claudio Estrada, Alfred Jarry, The Residents, Robert Rauschenberg, Gaston Chaissac, Sonny Sharrock, Michel Simon ou Witold Gombrowicz.

Dans les périodes creuses, il vend du vin, des planches à voile et travaille à la chaîne des amortisseurs chez Peugeot.

Il est invité en 1993-1995 à participer à diverses résidences d'artistes au Mexique et en Dordogne ; il édite son premier disque, *Rien qu'un cœur de poulet*, où il revisite l'inoubliable Roy Orbison.

En 1998, il rencontre Sophie Perez qui s'attaque à sa première mise en scène (*Mais où est donc passée Esther Williams ?*). Il en compose la musique de scène originale. Leur collaboration se poursuit jusqu'à aujourd'hui avec *Détail sur la marche arrière*, *Leutti*, *Le Coup du cric andalou*, *Laisse les gondoles à Venise*, *Enjambe Charles*, *Gombrowiczshow*, *Deux Masques et la Plume*, *Oncle Gourdin* qu'ils co-écrivent.

En 2004, il conçoit et réalise *Menace de mort et son orchestre*, pièce scénique de série B, concert spectacle illustré où l'orchestre joue sous hypnose (créé aux Laboratoires d'Aubervilliers). Depuis 2005, il mène avec le plasticien Arnaud Labelle-Rojoux, un projet sans limite de temps autour de la passion triste qui a donné lieu à des expositions (*Les Choses à leur place ; Le Miracle familial*) et à des éditions (un livre : *Le Cœur du mystère*, un cd : *Le Point d'orgue musical*).

Alternant projets d'art visuel et projets pour la scène, il collabore avec Claudia Triozzi, Stéphane Bérard, Nathalie Quintane, Christophe Salengro... En 2009, il signe sa première bande originale pour le film *Le Roi de l'évasion* d'Alain Guiraudie. Xavier Boussiron et Sophie Perez créent *Oncle Gourdin* au Festival d'Avignon 2011, présenté au Théâtre du Rond-Point en septembre 2011. Il cosigne avec Sophie Perez la scénographie de *La Princesse transformée en steak-frites* (Théâtre du Rond-Point 2012).

Lors de la saison 2013-2014, au Théâtre du Rond-Point, ils présentent *Enjambe Charles*, pièce créée en 2007 au Festival Via de Maubeuge et *Prélude à l'agonie*, créé en juin 2013 aux Subsistances/Lyon.

La presse en parle...

«Pour leur première relecture d'un classique du rire, les metteurs en scène téléportent le dramaturge vers les sommets de l'humour noir, entre hallucination et gags scatologiques. Erigé au rang de mythe, le pot de chambre en porcelaine réputé incassable qui apparaît en 1910 dans *On purge bébé* de Georges Feydeau pourrait bien être l'objet fondateur à l'origine du séisme qui chamboule les milieux de l'art quand, sept ans plus tard, Marcel Duchamp fait scandale avec l'invention du ready-made et son œuvre Fontaine où il se contente d'exposer un urinoir ordinaire. Outre l'hypothèse de créditer le dramaturge d'une prescience ouvrant sur un nouveau champ des possibles pour l'art contemporain, le choix d'*On purge bébé*, pièce tardive de Feydeau, permet à Sophie Perez et Xavier Boussiron d'honorer leur auteur au moment où il se détourne du vaudeville pour épingle l'intime avec ses comédies en un acte dédiées à l'enfer de la vie en couple. Si la pièce témoigne de la déraison du quotidien, elle questionne aussi l'échappatoire dans la folie peu de temps avant que Feydeau ne soit interné en psychiatrie suite à des désordres psychiques provoqués par la syphilis. Un argument peut en cacher un autre».

Les Inrocks – avril 2019

«Plus cruel est le Feydeau imaginé par la Compagnie du Zerep, qui pousse la satire à son paroxysme avec une adaptation débridée de *On purge bébé*. Rebaptisé *Purge Baby Purge*, la farce en un acte de Feydeau en sort dynamitée. On connaît l'histoire : M. Follavoine, fabricant de porcelaine, s'apprête à recevoir M. Chouilloux, comptant sur son appui pour vendre à l'armée française des pots de chambre incassables. C'était sans compter la constipation de son fils Toto, qui refuse de se purger...

Vertige métaphysique

Bruitages scatologiques, glissades sur matière fécale, lancers de pots de chambre... Servie par une distribution exceptionnelle - Marlène Saldana en tête - la mise en scène de Sophie Perez et Xavier Boussiron ne recule pas devant l'outrance. Et pourtant, un hiatus apparaît. Du rire frénétique jaillit bientôt une angoisse sourde, un sentiment de vacuité, à l'image du décor, bonbonnière en carton-pâte qu'une pichenette suffira à renverser, comme le loup soufflant sur la maison du petit cochon...

Critique de l'avidité, charge contre l'hypocrisie du couple, dénonciation de la dictature de l'enfant-roi : on a tout dit des intentions du dramaturge dans cette pièce trop absurde pour être légère. Si *L'Hôtel du libre-échange* est l'œuvre d'un jeune auteur lucide mais optimiste, *On purge bébé*, écrite seize ans plus tard par un Feydeau en pleine déroute conjugale, est celle d'un homme désabusé, en proie au vertige métaphysique».

La Croix – mai 2019

